érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Tuer le temps, mode d'emploi »

Réjean Beaudoin

Liberté, vol. 38, n° 4, (226) 1996, p. 188-195.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/32484ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 06:02

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

TUER LE TEMPS, MODE D'EMPLOI

Jean-François Chassay, **Les Ponts. Histoire d'une famille,** *Montréal, Leméac, 1995, 260 pages.*

> *Il remplissait les cahiers noirs sans passion, mais sans ennui non plus. La vie en général lui semblait plutôt banale et sans intérêt; (...) La vie était banale et le roman ne servait qu'à exprimer cette banalité. Cela ne lui paraissait pas très heureux.* (p. 16)

Modestement attelés à la tâche titanesque de faire une encyclopédie de la vie ordinaire de notre époque, deux anthropologues québécois se sont intéressés aux lieux communs du monde contemporain. Pour faire le pont avec les livres de Bernard Arcand et Serge Bouchard, dont j'ai dernièrement rendu compte dans ces pages[1], je note d'abord que leur projet n'est peut-être pas sans rapport avec celui de nombreux romanciers qui n'en finissent plus de montrer les ratés des pseudodémocraties postlibérales. Je pense à Bouvard et

1. « De la plage et des clichés », dans *Liberté* 225, juin 1996, p. 178-184.

Pécuchet, les héros flaubertiens d'une autre fin de siècle. Les deux copistes n'ont pas fini de hanter un monde pressé d'oublier sa mémoire pour mieux s'adapter à la mondialisation des marchés. Que deviendrait le sottisier de Flaubert à l'ère des communications multimédia ? J'imagine une interdisciplinarité revue et augmentée par les champions toutes catégories du lieu commun. L'indifférence devant le témoignage du passé et l'aptitude à en sacraliser les plus humbles souvenirs sont, au fond, moins contradictoires que complémentaires. Car il faut bien l'enjamber, ce temps écoulé depuis l'origine et venu s'étrangler dans l'entonnoir débordé du présent. Le spectre rajeuni de la mort renaît continuellement de ce fleuve qui porte la vie comme un accident caché dans le dépôt de ses alluvions : « Je n'ai pas de passé et n'en aurai jamais. Je n'aime pas les projets et je ne me vois pas comme un adulte, ni comme un jeune plein d'énergie[2]. » Ce cri d'anticonformisme, c'est celui d'Éric, le narrateur du premier roman de Jean-François Chassay, *Obsèques*. L'étudiant qui s'exprimait ainsi entendait mesurer la distance qui le séparait d'une bande d'intellectuels plus ou moins quadragénaires gravitant autour d'un animateur de télévision prématurément disparu au terme d'une brève maladie causée par une tumeur au cerveau.

Le second roman de Chassay, *Les Ponts*, repose sur sa robuste métaphore éponyme, tandis que le sous-titre, *Histoire d'une famille*, expose la référence à Zola : on reconnaît en effet l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, le titre des *Rougon-Macquart*. Il y a bien d'autres références au fil des pages : Hart Crane dont « l'extraordinaire et long poème (...) l'avait sans doute marqué plus que toute autre œuvre artistique :

2. Jean-François Chassay, *Obsèques*, Montréal, Leméac, 1991, p. 196.

The Bridge» (p. 30), et encore beaucoup de ponts poétiques, musicaux, photographiés, fantasmés... Ligne tirée entre deux abîmes, construction colossale et pourtant fragile, imposante machine à traverser le temps, telle est bien la figure de l'art, et particulièrement du roman. L'intrigue commence ici par la manie héréditaire, apparemment plus modeste, du docteur Georges Dupont – le bien nommé –, ancêtre de cinq générations dans chacune desquelles se trouve au moins un amateur d'observations météorologiques. Filée dans un mystérieux palimpseste qui s'étend à l'ensemble du récit, la puissante métaphore du pont multiplie les inscriptions d'un ténébreux grimoire où s'entrecroisent les réseaux d'une rutilante intertextualité[3]. La durée de l'aventure principale se déroule en une seule journée, celle du 19 octobre 1993, mais l'*Histoire d'une famille*, qui l'enchâsse, remonte au 26 avril 1842 et ne finit pas. C'est ce jour-là que l'arrière-arrière-grand-père des héros «se procura, pour la première fois, un de ces cahiers noirs qui allaient marquer l'histoire de la famille». (p. 12)

On peut lire cette saga comme une réflexion sur le recommencement du temps, ou, dans les mots d'Emma: «Imaginer continuellement que sa famille, c'est l'Histoire. (...) On pense au mot "famille" et c'est la guerre, la haine, le racisme, l'intolérance, la xénophobie, l'Histoire qui saute aux yeux, en même temps que les

3. On peut lire un assez curieux post-scriptum de l'auteur à la fin de son texte: «Chaque chapitre de ce roman commence par une variation sur les premières lignes (parfois sur la première page) d'un des livres suivants, présentés ici par ordre alphabétique.» Une vingtaine de titres sont énumérés à la suite de cette phrase. Le lecteur est-il convié à une épreuve d'érudition? L'identification des hypotextes et de leurs variantes est-elle récompensée d'un exemplaire gratuit du prochain roman de Chassay?

parents et les enfants.» (p. 164-165) Orbite réglée, courbe fatale, spirale du temps, toupies galactiques... Mais qu'a donc fait le docteur Georges Dupont de son fameux cahier acheté un beau jour d'avril 1842? Il y a consigné quotidiennement, toute sa vie durant, le temps qu'il fait sur Montréal. Et ses observations seront relayées par un de ses descendants qui tiendra à son tour le registre à jour, et ainsi de suite. C'est le dernier de la lignée, Stéphane, qui tient lieu de héros au roman.

> *Et lui (...) il écrit la température. Tous les jours. Les fragments de son histoire, de sa famille, de tout ce qu'il est, de sa culture, au sens fort, passe* (sic) *par l'inscription quotidienne du climat sur une page blanche, dans un cahier noir. Montréal, Québec, sa vie: averses dispersées, nébulosité croissante, ensoleillement en après-midi, neige fondante, canicule, grands froids, orage, tempête de neige, on prévoit vingt centimètres. Tourné vers le climat parce que ça n'apparaît pas friable, angoissant; parce qu'avec le climat tout est lumineux, clairement identifiable, poétique à la fois, si on sait comment traiter la chose. Parce qu'on peut comme ça tranquillement se tourner vers le passé, puis vers l'avenir.* (p. 138)

On ne saura jamais avec certitude si le propos du livre tend vers l'effacement pur et simple du pesant discours historique ou vers la recherche amusée de son renouvellement. La question ferait probablement s'esclaffer les singuliers personnages des *Ponts*, tous fort éloignés de ce genre de préoccupation percluse d'humanisme attardé; je crois qu'elle égayera davantage le romancier. Au risque de me fourvoyer honnêtement, je dirai que les temps forts de ce texte très postmoderne – est-il besoin d'appuyer? – tiennent moins à son

propos qu'à son hilarante virtuosité de style et à sa cruelle ironie. L'ancêtre Dupont a malicieusement et délibérément faussé tous ses chiffres – c'était un vieux farceur sous ses airs de pince-sans-rire – et l'histoire d'une famille n'est qu'un joyeux carnage qui n'était pas écrit dans le ciel...

Jean-François Chassay appartient à la génération qui a suivi et subi la glorieuse épopée des bébés de l'après-guerre. On n'en finit plus d'apprendre aujourd'hui les ravages causés par ces aînés aimés de la fortune dès leur berceau. Mais naître en 1959, c'est une autre équipée. Traverser la fin de la grande noirceur et l'essor de la Révolution tranquille en tétant le lait maternel, on ne saurait imaginer transition plus abrupte entre le néant dont on ne peut rien savoir et l'être altéré de trop de connaissances futiles. Passer son enfance pendant les années soixante et son adolescence après Octobre 1970, achever ses études collégiales à l'aube des années quatre-vingt, au moment du désenchantement postréférendaire, entrer enfin à l'université en même temps que les intellectuels patentés comprennent les vertus du détachement, battant leur coulpe d'un quart de siècle d'engagement politique, voilà sans doute une rude initiation à l'avènement du néolibéralisme. Entre *la ligne du risque* et *l'acceptation globale*, quelle autre leçon auraient pu apprendre les enfants de la télévision, si ce n'est celle du désabusement ? Comme le héros d'*Obsèques*, les jeunes d'après la génération lyrique proclament en chœur : « Je ne veux pas avoir la tête en poupe, être obsédé par le passé, je veux me débarrasser de ça, une fois pour toutes, dans la mesure du possible. » (p. 57) Héritier d'une culture médiatique qui consomme quotidiennement sa rupture avec l'Histoire, l'esprit « postlyrique » consistera en une interminable évasion : « L'Histoire est une somme de petits étonnements suc-

cessifs, grâce auxquels on se rend compte de la nécessité d'être naïf.» (*Les Ponts*, p. 29) Attitude doucement nietzschéenne et strictement minimaliste.

Emma songe à l'idée d'originalité en préparant sa communication sur l'auteur de *The Recognitions* (1955), premier roman de William Gaddis. À propos de son mari Robert, «le seul homme au monde (...) qui lisait des livres de recettes comme d'autres lisent des romans» (p. 126-127), elle passe d'une idée à une autre, comme chacun fait en vaquant à ses affaires. La narration de Chassay rencontre la meilleure tradition du flux de conscience joycien et plusieurs de ses héros existent comme des archives vivantes à la surface de vastes constellations de mots, d'images et de bruits aussi effrayants qu'inutiles. Revenons à Emma qui réfléchit en écrivant sa communication: «Inutile d'en avoir contre l'éternel retour. Les hypothèses de Copernic, Galilée, les Grecs les connaissaient déjà. Et puis, pour toutes sortes de raisons, abandonnées, elles avaient sombré dans l'oubli avant d'être recupérées quelques siècles plus tard. Les idées vont et viennent, revont et reviennent.» (p. 127) L'auteur des *Ponts* ne renie pas l'essayiste de *L'Ambiguïté américaine*, étude du *roman québécois face aux États-Unis*[4], important champ de recherche dont Jean-François Chassay s'est fait une spécialité. L'imaginaire du romancier pose d'emblée la donnée de l'horizon culturel étatsunien comme surdétermination radicale de la psyché de ses personnages. Tout a déjà eu lieu ailleurs, tout n'est qu'écho dans cet enjambement du vide: «Un pont est une construction reliant deux points séparés par une dépression ou un obstacle. Dans ce cas, les deux points séparés donnaient

4. Montréal, XYZ éditeur, 1995, 196 pages.

l'impression de conduire au vide beaucoup plus spectaculairement que si rien n'avait occupé le paysage.» (p. 27)

Montréal et ses ponts, son climat, son histoire, ses mutations urbaines et sociologiques, tel est le véritable personnage de ce roman. Les héros sont tous des figurants plus ou moins éphémères, des passants, des insectes dans la toison du monstre qui conserve un visage attachant. Même le Forum de Montréal fournit le décor assourdissant d'une scène quasi muette. Un dialogue avec un chauffeur de taxi devient un morceau de bravoure. La diégèse, pourtant parfaitement dessinée, se noie partout dans une écriture ludique et surinformée. Paule expire sous la main gantée de son frère Stéphane, ex-amant de Claire et père présumé de son enfant. Celle-ci donne naissance en poursuivant des recherches pour sa thèse en psychologie, pendant que s'accomplit cette journée du 19 octobre 1993, non sans rappeler (mais pour qui?) un autre 19 octobre, de l'année 1855... Ne parlons pas de Normand, bisexuel, concepteur de publicité, frère de Pierre, de Stéphane, de Paule et d'Emma, maniaque de la propreté, ennemi des microbes. D'âge mûr, il vient tout juste de découvrir les vertus du whisky écossais et celles de la masturbation. Ce type agité et verbomoteur est une des meilleures parties du tableau. Il est drôle et insupportablement bête, comme tant de zazous au volant de deux ou de quatre roues motrices qui conduisent toutes au succès, au bonheur et à la mort. Pierre, celui qui a envie de tuer, gardien de nuit et noctambule invétéré, est un personnage beaucoup moins sot mais sans grand relief. Il fait jouir une journaliste sur le retour en se demandant combien de temps il va devoir la regarder dormir dans son lit après l'étreinte...

Comme en témoigne cette question de Stéphane, l'homme aux cahiers noirs de la dernière génération, le sujet et la portée de ce roman sont importants :

> *Pourquoi a-t-il fallu que les choses se passent ainsi ? Paule n'avait jamais été commode, ce n'est pas le qualificatif qu'on pouvait lui accoler. Mais qu'on en soit venu à cette extrémité paraît quand même obscène. (...) Comment cela avait-il pu se produire ? On ne pouvait que proposer des hypothèses, toutes plus paradoxales et ambiguës les unes que les autres. Peut-être fallait-il remonter loin, très loin dans le passé, jusqu'à l'arrière-arrière-grand-père Dupont, au moment où la famille s'installait à Montréal. Peut-être fallait-il rendre la ville responsable de la mort de Paule. Ce qui paraissait pratique mais réglait bien peu de choses.* (p. 252)

Comme l'écrit un autre amateur de propos sur la température, il ne faut jamais négliger l'importance de ce genre de choses :

> *Nous habitons un pays où la météo fait la pluie et le beau temps. Et la météo donne aux Nordiques des moyens faciles de se souvenir de tout en leur fournissant des variations saisonnières tellement pointues qu'elles en deviennent quotidiennes. La météo affirme chaque jour que le temps passe, puisque demain sera fort probablement très différent d'aujourd'hui. Il n'est donc pas surprenant que les passionnés de la météo fassent des projets pour cet avenir qui les obsède puisqu'ils passent leur vie à l'espérer et à l'attendre.* (Bernard Arcand, « La météo », dans *De nouveaux lieux communs*, Montréal, Boréal, 1994, p. 21-22.)